

Bruckner - Afrique : ce génocide oublié
Dans « Le Génocide voilé », le chercheur Tidiane N'Diaye établit que la traite des Noirs par les arabo-musulmans fut pire que la traite transatlantique.

Par Pascal Bruckner Publié le 04/12/2017 à 07:34 | Le Point



Pascal Bruckner © Dusault pour Le Point/ Dusault

« La main tremble dès qu'il s'agit d'évoquer les crimes commis par les Arabes alors que l'inventaire des crimes commis par les Européens occupe, pour sa part, à juste titre, des pages entières », écrivait l'historien Marc Ferro en 1992. Cette citation pourrait figurer en exergue du livre de l'historien franco-sénégalais Tidiane N'Diaye *Le Génocide voilé*, paru en 2008. Livre bouleversant à plus d'un titre : par le renversement de perspectives qu'il induit dans la chronique de l'esclavage, par la nouvelle hiérarchie qu'il propose dans la culpabilité des civilisations.

La parution de cette étude aurait dû provoquer un séisme, surtout au Maghreb ou au Proche-Orient. Curieusement, s'il fit l'objet de nombreuses revues, il a été accueilli dans un relatif silence. On se souvient qu'en 2005 l'historien des traites négrières Olivier Pétré-Grenouilleau avait été l'objet d'une campagne calomnieuse de la part d'un collectif d'Antillais, de Guyanais et de Réunionnais mené par Claude Ribbe et défendu par Me Gilbert Collard. Motif de cette colère : on l'accusait d'avoir nié le caractère de crime contre l'humanité de l'esclavage et d'être mû par un racisme congénital. Rien de tel avec Tidiane N'Diaye, lui-même africain et musulman, mais une stratégie plus subtile d'escamotage.

« Un génocide pur et simple »

La thèse qu'il défend est aussi simple que tranchée : si la traite transatlantique, qui a duré quatre siècles, est qualifiée à juste titre de crime contre l'humanité, la traite des Noirs d'Afrique par le monde arabo-musulman, commencée dès le VIIe siècle et terminée officiellement au XXe, peut s'assimiler à un génocide pur et simple : on estime qu'elle fit près de 17 millions de victimes, tuées ou castrées. Alors que 70 millions de descendants ou métisses d'Africains peuplent le continent américain, des États-Unis au Brésil, seule une minorité de Noirs ont réussi à survivre en terre d'islam.

L'asservissement accompagne bien toutes les sociétés humaines, à commencer par l'Antiquité, mais il n'a pas eu partout les mêmes conséquences. La traite arabe débute lorsque les captifs blancs originaires d'Europe centrale et orientale viennent à manquer (esclave vient du mot « slave »). Ce « déficit caucasien » oblige les conquérants à se tourner vers l'Afrique. Dès 652, l'émir et général Abdallah ben Saïd impose aux Soudanais un accord leur demandant la livraison de milliers d'esclaves. La majorité de ces hommes étant prélevée sur les populations du Darfour, qui continuent de nos jours à être asservies, tuées ou déportées par les janjawids, ces milices maures au service du gouvernement de Khartoum. « Les Arabes avaient ainsi ouvert une voie balisée d'humiliations, de sang et de mort qu'ils seront les derniers à refermer officiellement au XXe siècle, longtemps après les Occidentaux. »

Leur dénier le rang d'humains

Ce trafic s'opère par un double subterfuge, racial et théologique. Si l'islam divise les hommes entre croyants et non-croyants, il interdit d'asservir les fidèles du Coran. De nombreux peuples d'Afrique, séduits par le message égalitaire du Prophète, vont se convertir à cette nouvelle foi. Pour contourner l'interdit, les conquérants vont considérer que la conversion ne suffit pas : il faut rabaisser la dignité de l'homme noir pour justifier sa captivité. Même le grand historien Ibn Khaldoun (XIVe siècle) considère qu'au sud du Nil existe une « race nègre [dont les hommes] ressemblent plutôt aux animaux sauvages qu'à des êtres raisonnables. [...] Quelquefois ils se dévorent les uns les autres ; aussi ne méritent-ils pas d'être comptés parmi les hommes [...], leur place étant plus proche du stade bestial ».

En arabe, le mot « abid » signifiant « esclave » est devenu à partir du VII^e siècle synonyme de « Noir ». Bien avant les grands théoriciens européens du racisme, le monde arabe aura justifié la ségrégation raciale envers les Africains, et ce, au mépris de l'enseignement de Mahomet. Même les pèlerins noirs qui se rendaient à La Mecque étaient parfois kidnappés par de riches marchands, puis revendus sur les marchés. Le Coran aura ainsi servi au pire et au meilleur, à commettre des abominations comme de grandes choses.

Razzias et pactes

« Les Arabes, chasseurs d'hommes, transformeront en véritables enfers des régions entières où les habitants vivaient heureux », où des civilisations vieilles de milliers d'années furent dévastées par de sanglantes razzias. Des empires entiers furent détruits comme celui du Ghana au XI^e siècle par les Almoravides venus du Maroc et d'Andalousie. Le cheptel devait être jeune et vigoureux : les villages étaient encerclés, la savane brûlée pour éviter que les fugitifs puissent s'y cacher, les vieux et les malades éliminés. Les rabatteurs, souvent assistés d'aventuriers européens, organisaient des expéditions au cœur du continent, jusqu'à l'actuelle Tanzanie et même jusqu'au Congo pour s'approvisionner en chair fraîche. Le « bois d'ébène » était traqué par des armées de guerriers qui nouaient des pactes avec les souverains locaux, mus par la cupidité. Le djihad n'était qu'une occasion de s'enrichir et de mettre le travail de centaines de milliers d'hommes au service de leurs propriétaires, soucieux de mener une vie oisive. Comme le dit le proverbe : « L'esclave se satisfait de la jouissance du maître. »

La traite orientale emprunte deux routes, la transsaharienne et la maritime. La première est celle des caravanes : elles vont d'oasis en oasis, traînant avec elles des milliers de captifs enchaînés, qui, sous un soleil accablant, meurent de faim, de soif. Les pistes sont parsemées de squelettes. Une fois acheminés à bon port, les survivants sont exhibés, évalués et mis en vente : au XIX^e siècle, par exemple, la ville de Khartoum constitue le plus grand entrepôt d'esclaves de la région.

L'autre route était celle du Nil et de la mer Rouge avec l'importance prise par l'île de Zanzibar, possession du sultanat d'Oman. Ce dernier colonisa toute l'Afrique de l'Est, avec l'aide des banquiers indiens, des monarques locaux et l'accord tacite des Britanniques, qui fermaient les yeux. Zanzibar, plus que l'île de Gorée, au Sénégal, fut l'épicentre d'une traite supérieure à la ponction transatlantique. Le « Nègre » y était inscrit dans le tarif des douanes, telle une marchandise parmi d'autres. Les commerçants acheminaient les captifs en Irak, en Perse, en Inde et jusqu'en Chine.

Terrible est le récit de la castration des captifs : elle se déroulait de deux manières, par l'ablation des testicules ou par une opération dite « à fleur de peau » qui concernait la totalité des organes génitaux. Le fantasme des Noirs surpuissants risquant de déshonorer les femmes des harems conduisit à cette fabrication massive d'eunuques, « gardiens de la vertu des femmes ». En Turquie, ils ne furent émancipés qu'en 1918. Cette opération chirurgicale était réservée aux infidèles, l'islam interdisant de la pratiquer. En Égypte et en Éthiopie, elle était assurée par des moines coptes, qui la pratiquaient sur des garçons de 8 à 12 ans, dans des conditions d'asepsie douteuses. Près de 80 % des patients mourraient des suites de l'opération. « En castrant la plupart de ces millions de malheureux, l'entreprise ne fut ni plus ni moins qu'un véritable génocide, programmé pour la disparition totale des Noirs du monde arabo-musulman, après qu'ils furent usés, utilisés, assassinés. »

À lire Tidiane N'Diaye, la traite arabe fut donc bien la pire : « Bien qu'il n'existe pas de degrés dans l'horreur ni de monopole de la cruauté, on peut soutenir sans risque de se tromper que le commerce négrier et les expéditions guerrières menées par les Arabes musulmans furent, pour l'Afrique noire et tout au long des siècles, bien plus dévastateurs que la traite transatlantique. » Le propos est ravageur, et ses conséquences théoriques plus encore.

À la fin de son étude, l'auteur s'interroge sur le silence des élites devant ces événements, surtout en Afrique. Il l'explique par une solidarité face au colonialisme blanc, mais aussi par un syndrome de Stockholm où les descendants des victimes pactisent avec les descendants des bourreaux sur le dos de l'Occident, coupable, forcément coupable. Trop de chercheurs africains et afro-américains, déplore Tidiane N'Diaye, tentent de gommer cet épisode monstrueux pour ne pas remettre en question leurs préjugés ou leur confort.

« On attend le mea culpa du monde arabo-musulman »

C'est le destin des grands livres que d'éclairer l'actualité. Pourquoi reparler du *Génocide voilé* aujourd'hui ? Pour deux raisons : la première, c'est que l'éphémère « califat » de Daech a, dès 2014, rétabli l'esclavage

en capturant des milliers de yézidis et de chrétiens. La traite, ou du moins le servage, se poursuit de façon larvée en Mauritanie, en Arabie saoudite, au Qatar et dans les émirats. La seconde raison est le phénomène migratoire actuel, dont Tidiane N'Diaye remarque qu'il emprunte les mêmes routes que celles de la traite, suscitant les mêmes comportements des populations du Maghreb, comme l'a prouvé le marché aux esclaves récemment filmé en Libye par CNN.

La lecture de Tidiane N'Diaye est vertigineuse et devrait être recommandée dans toutes les écoles de la République, parce qu'elle bouscule la vision classique d'une Afrique dépecée par les seuls impérialismes européens. Pour l'historien, c'est l'arrivée des conquérants arabes dès le VIIe siècle qui fit le malheur de ce continent et les Européens se greffèrent sur cette première hémorragie pour l'étendre et l'approfondir. Au moins l'Europe a-t-elle reconnu solennellement ses forfaits et a-t-elle aboli l'esclavage au XIXe siècle (Victor Schœlcher fut le premier, en 1848, à le qualifier de « crime de lèse-humanité » sur toute la surface de la terre). L'Occident n'a pas inventé l'esclavage, il a inventé l'abolition.

On attend du monde arabo-musulman qu'il fasse son mea culpa, qu'il demande pardon pour son rôle dans la « chasse aux peaux noires » et s'interroge enfin sur son propre racisme. La mauvaise conscience est une denrée qui doit se partager entre tous les peuples qui ont commis de grandes fautes.

Le Génocide voilé, de Tidiane N'Diaye (Gallimard, 2008).

Pascal Bruckner est écrivain et philosophe. Dernier livre paru : *Un racisme imaginaire. Islamophobie et culpabilité* (Grasset, 2017).